

lin qui la personnifie mérite donc bien d'être appelé *Gaunam*, c'est-à-dire le *Destructeur*.

M. Hahn regarde comme démontré que, dans l'origine, les mots *Tsûi-go* et *Gauna* ont été employés seulement pour exprimer la succession du jour et de la nuit¹. Mais le sens primitif se perdit; le sentiment religieux et la mythologie se mirent à l'œuvre et enfantèrent la légende. Tous les soirs l'homme meurt et la nuit l'enveloppe; il renaît au premier point du jour; il tourne ses yeux vers l'orient et voit le ciel teinté de rouge; il en conclut qu'un combat a eu lieu et que le sang a coulé. Ainsi a pris naissance l'histoire de la lutte entre Gaunab, l'habitant du ciel noir, et Tsûi-go, qui a remporté la victoire au prix d'une blessure au genou.

Après avoir ramené Tsûi-go à n'être que la personnification de l'aurore. M. Hahn, en employant la même méthode et grâce à des rapprochements qui me semblent parfois bien forcés, identifie avec lui la plupart des divinités dont j'ai parlé. Pour lui, Khâb, Heitsi-eibib, Gurub, Nanub, etc., sont tous l'Être infini, *seigneur de la lumière et de la vie*². A peine fait-il une exception au sujet de Gurikhoï-sib, le premier homme. Il paraît le regarder comme un personnage distinct, tout en admettant qu'ici le culte des ancêtres s'est fusionné avec celui de l'Être suprême³. Il est à remarquer que dans ce mythe astronomique, tel que le comprend M. Hahn, le soleil ne joue qu'un rôle subordonné et devient la femme de *Urisis*, la lune, Khâb, assimilée à Heitsi-eibib et à Tsûigoa⁴.

En somme, on voit que M. Hahn appartient à l'école des mythologues, qui compte tant d'adeptes éminents en Europe et en France même. Comme Max Muller⁵, comme M. Alfred Maury⁶, il cherche dans la signification littérale du nom des divinités l'interprétation des mythes, il ramène tous les personnages du panthéon hottentot à un petit nombre de phénomènes naturels personnifiés. Pour lui, dans leur développement religieux, les Khoï-Khoï ont suivi la même voie que les peuples aryens, et il pense que, s'ils n'eussent été arrêtés par l'imperfection de leur langue, ils auraient inventé une mythologie tout aussi gracieuse que celle des Iraniens ou des Grecs. Telle qu'elle est, dit-il, cette mythologie a eu pour point de départ la croyance à un Être suprême, que tous les Khoï-Khoï, longtemps avant leur séparation, invoquaient sous le nom de Tsûi-

¹ Hahn, p. 126.

² *Ibid.*, p. 132.

³ *Ibid.*, p. 140.

⁴ *Ibid.*, p. 141.

⁵ *Essais sur la mythologie comparée*, traduit par M. George Perrot, 1873.

⁶ *Histoire de la religion de la Grèce antique*, 1859.

goab, et qui a joué chez eux exactement le même rôle que Dyaus chez les ancêtres de notre propre race¹.

Ainsi M. Hahn fait à la mythologie des Khoï-Khoï l'application des théories indoues. Je ne puis, je le répète, le suivre personnellement sur ce terrain. Mais les maîtres en linguistique que j'ai consultés ont été unanimes pour me répondre que les langues hottentotes ne sont pas assez connues, dans leur histoire et dans leur développement, pour qu'il soit encore possible d'entrer dans cette voie. Je ne puis que souscrire à ce jugement.

M. Hahn résume dans les termes suivants l'impression générale que lui ont laissée ses longues études sur les croyances des Hottentots : « Si le mot *religion* répond à une pensée de foi en un *Père céleste*, qui se tient près de ses enfants dans leurs peines; s'il exprime la croyance en un *Maître tout-puissant*, qui dispense la pluie et le beau temps; s'il renferme l'idée d'un *Père des lumières*, dont nous viennent tous les biens; si ce *Père* est en même temps un rémunérateur qui voit toutes choses, qui punit le mal et récompense le bien; si la religion traduit l'aspiration du cœur vers l'Invisible, avec l'espoir de le voir face à face dans un monde meilleur; si elle implique à la fois le sentiment de l'humaine faiblesse et l'acceptation d'un gouvernement divin, nous devons sans hésiter placer les Khoï-Khoï au même niveau que nous-mêmes². »

Je ne saurais aborder ici les nombreuses questions que soulèvent ces conclusions, et je me borne à faire une seule remarque. Ou bien l'auteur exagère le degré d'élévation qu'ont atteint les croyances religieuses des Khoï-Khoï, ou bien il ne nous a pas fourni toutes les données nécessaires pour les apprécier. Sans doute une foule de témoignages, la déclaration si nette d'Arismab, l'hymne à Tsui-goä, la conduite du guide Habobé. . . etc. mettent hors de doute la foi des Hottentots en un Dieu créateur et régulateur tout-puissant, qui veille sur les hommes comme sur ses enfants; et le brave Nanib, en préférant la mort à l'apostasie, a prouvé qu'ils savent au besoin mourir pour lui. Sans doute aussi le culte des ancêtres, remontant jusqu'à Heitsi-eibib, atteste la croyance à une autre vie, qui touche au moins de bien près à l'immortalité. Mais, dans les renseignements donnés par M. Hahn, je ne vois rien qui autorise à attribuer aux Khoï-Khoï cette haute aspiration vers une communion intime avec le Dieu suprême, rien même qui suppose la notion quelque peu précise d'une récompense réservée aux bons, d'une punition qui attend les méchants. A ce point de vue, loin d'être les égaux

¹ Hahn, p. 151. — ² *Ibid.*, p. 149.

des Aryens, ils sont bien au-dessous de plusieurs populations arrêtées à un degré d'état social inférieur à celui qu'ils ont atteint. Mais peut-être M. Hahn a-t-il écrit ces appréciations en tenant compte aussi bien de ce qu'il n'a pas jugé bon de nous dire que des documents qu'il nous a livrés. S'il en est ainsi, il a justifié, une fois de plus, les regrets que j'ai déjà dû exprimer à diverses reprises.

Malgré ces lacunes, le livre de M. Hahn n'en présente pas moins un intérêt très grand. Il nous fait connaître toute une mythologie rudimentaire nouvelle, réunissant, comme celles de tant d'autres populations sauvages, des notions très élevées et les fables les plus puérides. En outre, cette mythologie appartient à l'une des plus anciennes, peut être à la plus ancienne des races africaines. A ce titre, elle a pour nous un double intérêt. L'auteur a donc ajouté un chapitre des plus importants à l'histoire de ces *petites religions*, trop souvent négligées et dont la connaissance éclaircirait à coup sûr quelques-uns des problèmes que pose aux mythologues l'étude de leurs *grandes sœurs*¹.

A. DE QUATREFAGES.

DEMOSTHENIS ORATIONES. Ex recensione Guilielmi Dindorffii. Vol. I. Orationes I-XIX. Editio quarta correctior, curante Friderico Blass. Editio maior. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, 1885. Un volume, petit in-8°, de CLXXVI-444 pages.

Les grands écrivains de l'antiquité ont été tant lus, tant étudiés, tant commentés, qu'on se figure volontiers qu'il ne reste plus rien à dire à leur sujet. Il n'en est cependant pas tout à fait ainsi, ni pour l'appréciation littéraire, qu'on a vue se rajeunir et s'élargir de nos jours, ni pour l'interprétation historique et grammaticale, qui fait des progrès incontestables, ni pour la constitution des textes, qui sont établis par une méthode plus sévère, plus exacte et à la fois plus hardie. Le livre dont nous rendons compte offre un exemple de cette méthode. Il contient le texte des *Harangues* de Démosthène, ainsi que des discours judiciaires de la

¹ On sait que M. Émile Burnouf ne reconnaît comme *grandes religions* que le christianisme, le judaïsme, le mahomé-

métisme, le brahmanisme et le bouddhisme. (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} et 15 décembre 1864.)

Couronne et de l'Ambassade, précédé d'un simple commentaire critique; il ne peut donc se distinguer des éditions antérieures que par le choix des variantes et par l'épuration du texte. Il est très vrai que ces différences ne portent jamais, ou presque jamais, sur les idées exprimées par l'orateur, et qu'elles ne constituent que de légères nuances de rédaction. Quelques-uns diront peut-être qu'on a mieux à faire que de s'arrêter à de pareilles bagatelles, et que les philologues ont tort de se donner tant de peine pour arriver à un si mince résultat. C'est là méconnaître le respect que l'on doit aux grands écrivains. Prenons une page de Bossuet et imaginons des altérations semblables à celles qui défigureraient plus d'un texte grec avant les travaux des critiques. Ce sera un moyen de mieux faire apprécier le genre de service rendu par ces derniers et de donner une idée de la manière dont les textes anciens ont été corrompus.

Tout le monde connaît le commencement de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre; je n'ai donc pas besoin de transcrire le texte tel qu'il est; je me contenterai de le gâter comme il aurait pu l'être s'il avait été écrit il y a deux mille ans. « Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines, *et dans une seule mort, la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines; vous verrez la félicité sans borne aussi bien que les misères sans nombre, une longue et paisible jouissance d'un des plus nobles trônes du monde, tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées et réunies sur une tête, qui ensuite est exposée à toutes les injures de l'infortune. La bonne cause est d'abord suivie du bon succès, puis surviennent des retours soudains, des changements inouïs; la rébellion, après avoir été longtemps retenue, se trouve à la fin tout à fait maîtresse.* »

Je m'arrête, car je crains que mes lecteurs ne supportent pas plus longtemps cet odieux travestissement. Certes le critique qui, à l'aide de quelques débris informes de l'édition Lachat, de citations éparses dans d'autres auteurs, de remarques faites par les vieux scholiastes français, de toutes sortes d'inductions et de rapprochements, rétablirait après deux mille ans le texte de Bossuet, si par impossible il avait été maltraité à ce point, ne ferait pas une œuvre inutile et mériterait bien du grand orateur.

Les altérations que je me suis amusé à introduire dans le texte de Bossuet ne changent rien au sens, et cependant elles font bondir qui-conque a tant soit peu le sentiment du langage oratoire. Plusieurs fois un équivalent a pris la place du mot employé par l'auteur, soit par la distraction du copiste, soit parce qu'une glose explicative a passé du com-

mentaire dans le texte. Une fois cette glose figure à côté du mot qu'elle sert à expliquer. Souvent des conjonctions parasites ont été insérées de manière à substituer une espèce de paraphrase banale à l'énergique rapidité de l'original. Une fois j'ai supposé qu'un passage parallèle d'une autre oraison funèbre, cité en marge, s'est glissé dans le texte.

Les mêmes sortes d'erreurs et d'altérations déparent le texte de Démosthène, quelquefois dans certains manuscrits seulement, quelquefois dans tous. On peut se rendre compte des progrès de la critique en comparant l'édition Aldine avec celle de Reiske, celle-ci avec l'édition de Bekker, enfin Bekker lui-même avec les derniers éditeurs. Venu après tant de devanciers, l'auteur de l'*Histoire de l'éloquence attique*, M. F. Blass, contribue à son tour à ce long travail collectif de la manière la plus heureuse.

Les matériaux dont il se sert n'étaient pas inconnus et avaient déjà été employés par les éditeurs. Ces matériaux sont les manuscrits de Démosthène, les scholies conservées dans ces manuscrits ou éparses chez les lexicographes, les passages cités par les rhéteurs et les grammairiens, les imitations et les réminiscences qu'on trouve chez les écrivains postérieurs.

Quant aux manuscrits, on sait que le plus ancien et le meilleur se trouve à notre Bibliothèque nationale, c'est le n° 2934 du fonds grec, qu'on a l'habitude de désigner par la sigle Σ ou S. Déjà remarqué par l'abbé Auger, ce manuscrit n'a été apprécié et utilisé que par Immanuel Bekker, puis, comme cela arrive d'ordinaire, vanté, exalté outre mesure, il a eu ses dévots, qui ne voyaient pas de salut en dehors des leçons du manuscrit incomparable. Cependant les manuscrits des autres familles ne dérivent pas de S, ils fournissent quelquefois des mots ou des lignes omis accidentellement par le copiste de S, et leurs variantes les plus essentielles remontent à l'antiquité même. La plupart de ces variantes peuvent être rejetées, il est vrai, mais non sans avoir été prises en considération : car on ne doit pas les imputer aux copistes du moyen âge. Il faut dire, en général, qu'on a trop médié de ces derniers, ignorants peut-être, mais exacts et consciencieux; les altérations de nos textes les plus graves et les plus difficiles à corriger se sont produites dans les temps anciens, immédiatement après la publication d'un ouvrage, ou tout au moins à l'époque où cet ouvrage était le plus commenté dans les écoles et avait la plus grande vogue. Il en est des variantes comme des anecdotes et des légendes : ces dernières aussi se sont formées généralement peu de temps après les événements, alors qu'on s'y intéressait encore vivement, quand la curiosité, la faveur ou la malveillance

en multipliaient et variaient les récits. Dans ces dernières années, des papyrus et des parchemins retirés du sol de l'Égypte ont mis en évidence l'ancienneté des fautes qui déparent nos manuscrits. On a retrouvé des pages d'Homère, d'Euripide, d'Aristophane, de Thucydide, d'Eschine, dont le texte n'est pas meilleur, quelquefois même est plus fautif, que celui qui nous avait été transmis. L'autorité du meilleur manuscrit, quelque grande qu'elle soit, ne doit donc pas être systématiquement préférée au témoignage des bons manuscrits des autres familles; l'autorité de tous les manuscrits réunis n'est pas une garantie absolue de la bonté du texte, et doit quelquefois céder à des conjectures légitimes.

Les scholies conservent parfois ou laissent deviner d'anciennes variantes. Hermogène et ses commentateurs, d'autres auteurs encore, citent souvent des passages de Démosthène. M. Blass s'est appliqué à compléter les données recueillies à ce sujet par les éditeurs précédents : il y a mis une patience très méritoire et ne s'est pas laissé rebuter par la difficulté de recherches d'autant plus ingrates qu'elles aboutissent rarement à des résultats certains. En effet, le texte de la plupart de ces auteurs est mal établi : les éditeurs ont souvent corrigé les manuscrits qu'ils avaient sous les yeux d'après les éditions de Démosthène; souvent aussi les copistes avaient déjà substitué les leçons qui leur étaient familières à celles qui leur semblaient vicieuses. A-t-on réussi à rétablir la citation telle qu'Hermogène ou un autre entendait la donner, encore reste-t-il à savoir si l'auteur n'a pas cité de mémoire, s'il n'a pas abrégé à dessein, s'il n'a pas eu sous les yeux un manuscrit fautif. M. Blass a consulté de nouveau plus d'un manuscrit, il a refait à son tour un long et pénible travail et, s'il ne pouvait faire dans ce champ de moisson abondante, encore faut-il reconnaître qu'il y a glané avec succès.

Citons un exemple ou deux. On connaît la belle apostrophe de la première *Philippique* (§ 10) : Πότ' οὖν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, πόθ' ἂν χρὴ πράξετε; ἐπειδὴν τί γένηται; Ἐπειδὴν, νῆ Δι', ἀνάγκη τις ᾗ. Nῦν δὲ τί χρὴ τὰ γιγνόμεν' ἠγεῖσθαι; S porte ἀνάγκη ἢ, le scholiaste donne simplement ἀνάγκη. On n'y avait pas fait attention. M. Blass, le premier, a supprimé les suppléments parasites et rendu à l'orateur son énergique et nombreuse concision en écrivant : Ἐπειδὴν τί γένηται; Ἐπειδὴν, νῆ Δί', ἀνάγκη. — Dans la troisième *Philippique*, Démosthène, après avoir énuméré es places dont le roi de Macédoine s'empara immédiatement après la conclusion de la paix, demande à ses auditeurs : Καίτοι ταῦτα πράττων ἱ ἐποίησεν. Continuant de prouver que Philippe convre du nom de paix es actes les plus hostiles, il ajoute (§ 16) : Φέρε δὴ νῦν, ἠνίκ' εἰς Χερρόνησον, ἦν βασιλεὺς καὶ πάντες οἱ Ἕλληες ὑμετέραν ἐγνῶκασιν εἶναι, ξένους

V. la suite. 2 pages plus loin = p. 299

εἰσπέμπει καὶ βρηθεῖν ὁμολογεῖ καὶ ἐπιστέλλει ταῦτα, τί ποιεῖ; Φησὶ μὲν γὰρ οὐ πολεμεῖν, ἐγὼ δὲ. . . Comme un scholiaste d'Hermogène, conservé dans deux manuscrits de notre Bibliothèque nationale, place *τί* après *ποιεῖ*, M. Blass écrit : ὁμολογεῖ καὶ ἐπιστέλλει, ταῦτα τί ποιεῖ. Il a certainement raison de placer la virgule avant *ταῦτα*, mais *ταῦτα ποιεῖ τί*, pour *ταῦτα πράτων ποιεῖ τί*, ne me paraît pas admissible. La phrase *ταῦτα δ' ἐστὶ τί*, qu'on lit au paragraphe 39, ne justifie pas une façon de parler aussi étrange : en entendant *ταῦτα ποιεῖ τί*, un Grec aurait nécessairement pris *ταῦτα* pour sujet de la phrase. Quelle est donc notre conclusion ? Nous pensons que *ποιεῖ* est interpolé et que le texte primitif portait *ταῦτα τί*.

Les reminiscences et les imitations peuvent aussi fournir parfois des données utiles à un éditeur de Démosthène; mais, la plupart du temps, il est dangereux d'en faire usage, et la prudence veut qu'on s'en défie encore plus que des citations. Il est clair, en effet, que ces emprunts, loin d'être toujours textuels, doivent s'accommoder au contexte dans lequel ils entrent. Les *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, les discours et les déclamations d'Aristide, de Libanios, de Chorikios, d'autres encore, les épîtres de saint Isidore de Péluse, sont remplis de souvenirs démosthéniques. L'utilité de ces écrits est en raison inverse de leur mérite littéraire et de leur originalité. Plus leurs auteurs vivent sur le fonds d'autrui, plus ils sont les bienvenus. Les déclamations de Libanios l'emportent à cet égard sur ses discours; certaines épîtres de saint Isidore ne sont guère que des centons démosthéniques et deviennent par là même inappréciables. M. Blass a eu le courage de faire avec grande attention une foule de lectures peu attrayantes, et il a été quelquefois récompensé. Libanios écrit quelque part (III, p. 318. l. 18 de l'édition de Reiske) : Ἐδέξαντο παρ' ἡμῶν ἄρχοντας, ὥσπερ ἐπόπιας τῶν δρωμένων. Or on lit dans la première *Philippique*, au paragraphe 25 : Τὰς προφάσεις ἀφελεῖν (sous-ent. κελύω) καὶ τοῦ στρατηγοῦ καὶ τῶν στρατιωτῶν, μισθὸν πορίσαντας καὶ στρατιώτας οἰκείου ὥσπερ ἐπόπιας τῶν στρατηγουμένων παρακαταστήσαντας. Mais la même locution ou peu s'en faut (*μάρτυρας τῶν στρατηγουμένων*) revient au paragraphe 47, avec plus d'à-propos, parce que là il n'est question que des généraux. Dans le premier passage, où les soldats figurent à côté des stratèges, on écrira volontiers, avec M. Blass, sur la foi de Libanios, ὥσπερ ἐπόπιας τῶν δρωμένων. Cette formule, qui désigne, comme on sait, les initiés du plus haut grade, admis au spectacle mystique d'Éleusis, est ici détournée de sa première acception, abus que l'orateur excuse en quelque sorte en ajoutant ὥσπερ.

Voilà un exemple de l'influence des passages parallèles. L'exemple le plus remarquable de cette influence est offert par l'invective contre Androtion. Cette invective se trouve dans deux plaidoyers, celui qui est une accusation directe d'Androtion, et celui qui est dirigé contre un de ses amis politiques, Timocrate. Tout en se répétant, l'auteur a cependant, comme cela s'entend, modifié son langage suivant les circonstances. Les copistes, sans tenir compte de la convenance, ont complété ces deux morceaux l'un par l'autre, afin de les rendre encore plus semblables qu'ils ne l'avaient été d'abord.

On voit, par ce qui précède, que nous disposons de toutes sortes d'éléments à prendre en considération, si l'on veut corriger le texte de Démosthène, que ces éléments sont de valeur inégale, qu'on peut y établir des degrés et les classer d'après leur plus ou moins d'autorité, mais que ce classement n'a rien d'absolu et qu'on se tromperait en affirmant que telle leçon doit être préférée par la seule raison qu'elle se trouve dans tel manuscrit ou qu'elle est attestée par tel auteur ancien. Un criterium aussi matériel est commode : il dispense de réfléchir. La vraie critique demande un choix raisonné, dicté par l'étude attentive de chaque texte en particulier et par la connaissance générale de la langue et de la manière de l'auteur.

Cependant, quand il faut se décider entre plusieurs leçons également admissibles, ou plusieurs conjectures qui se recommandent à des titres divers, on aimerait à avoir un régulateur qui permit d'exclure tout d'abord certaines possibilités. Ce régulateur existe pour les poètes : la prosodie et le mètre renferment la critique de leurs textes en des limites assez étroites. On s'est efforcé de trouver des règles analogues pour la prose oratoire, qui a, elle aussi, son euphonie, son nombre, ses symétries. Benseler a constaté que l'hiatus, évité d'une manière absolue par Isocrate, l'est aussi, dans une certaine mesure, par Démosthène, sinon dans toute la suite du discours, du moins dans l'intérieur de chaque membre de phrase. M. Blass a remarqué que Démosthène choisit et place les mots de façon à ce que leur concours ne produise pas un grand nombre de syllabes brèves consécutives. On sait qu'Euripide affectionne les tribraques dans les trimètres de ses dernières tragédies, où l'on trouve beaucoup de vers semblables à

ἔγώ σ' ἐκάλεσα πατέρα κί σὺ παιδ' ἐμέ,

tandis que ses premiers drames ont une versification plus sévère, à la manière d'Eschyle et de Sophocle. La présence d'un plus grand nombre

V. la suite au commencement de cette revue.

de syllabes longues y donne au dialogue une allure plus digne et plus noble. Tel est aussi, en général, le caractère de la prose oratoire de Démosthène; je dis, en général, car je crains que la formule de M. Blass ne soit trop étroite et n'admette pas assez d'exceptions. Dès qu'il rencontre dans un membre de phrase trois syllabes brèves de suite, à moins qu'elles ne se trouvent dans le même mot, il corrige ou suspecte la leçon. J'ai quelque peine à croire que Démosthène ait poussé si loin l'horreur des brèves. M. Blass lui-même se voit obligé d'admettre des assemblages de mots comme *δεκάκις ἀποθανών*. Puisque *ἀποθανών*, dit-il, a déjà trois brèves consécutives, la règle n'étant plus applicable, l'orateur n'a pas hésité à ajouter encore trois autres brèves. Ce beau raisonnement peut-il en rien modifier l'impression que reçoit l'oreille?

A propos du nombre oratoire, citons une fine observation d'Hermogène. Il fait remarquer que les périodes d'une certaine étendue se terminent avantageusement sur un mot long et des syllabes longues, tandis que la fin de la première moitié d'une période, n'étant qu'une fin provisoire, qui laisse la voix et le sens suspendus, s'accommode très bien de mots courts, ayant la finale ou la pénultième brève. Voici le premier exemple qu'il cite: *Ἐγὼ δ' ὅτι μὲν τινῶν κατηγοροῦντα πάντας ἀφαιρεῖσθαι τὴν δωρεὰν τῶν ἀποπατάτων ἐστίν, ἐάσω*. Il me semble évident qu'Hermogène lisait *ἐῶ*. La leçon *ἐάσω*, qui est celle des manuscrits de Démosthène, lui a été prêtée par les copistes, en dépit de son observation. Planude, qui avait la même leçon sous les yeux, a l'outrecuidance d'en vouloir remonter à Hermogène et de lui dire, comme il ferait à un des élèves de sa classe: « Sache, ô Hermogène, que la pénultième de *ἐάσω* est brève¹. »

La symétrie des membres de phrase, incontestable chez les orateurs, n'est pas à négliger non plus. Cependant les indices qu'elle fournit sont d'une application délicate, car elle n'a rien de rigoureux. M. Blass rétablit heureusement cette symétrie dans cette phrase de la première *Philippique* (§ 6): *Καὶ ἔχει τὰ μὲν ὡς ἂν ἐλάν τις [ἔχοι] πολέμῳ, τὰ δὲ σύμμαχα καὶ φίλα ποιησάμενος*. La suppression du mot parasite *ἔχοι* se justifie encore par d'autres raisons. Faisons une petite chicane à l'éditeur au sujet des mots qui précèdent cette phrase et qu'il prétend couper ainsi: *Καὶ γὰρ τοι ταύτῃ χρησάμενος | τῇ γνώμῃ πάντα κατέσῃραπται*. Certains métriciens, parmi lesquels je nommerai Christ *honoris causa*, ont le tort de marquer la césure des vers d'après les divisions du sens; sachons faire la différence entre la poésie et la prose, et ne tombons pas non plus dans l'erreur contraire en prêtant aux orateurs des césures en dépit du sens.

¹ Voyez les *Rhetores* de Walz, t. V, p. 521.

Voici comment je lis la phrase que je viens de citer : Καὶ γὰρ τοι ταύτη | χρησάμενος τῇ γνώμῃ | πάντα κατέσπραπται. J'approuve, au contraire, la division : Καὶ ὑμεῖς ἐπὶ τῆς τοιαύτης | ἐβελήσθητε γενέσθαι γνώμης. Il est nécessaire de suspendre la voix après *τοιαύτης*, afin de marquer que cet adjectif ne se rattache pas aux mots immédiatement suivants.

Sans sortir de la première *Philippique*, les premières lignes de ce discours achèveront de donner une idée de la physionomie de l'édition de M. Blass. Les voici : Εἰ μὲν περὶ καινοῦ τινος πράγματος προὔτιθετ' ὁ ἄνδρες Ἀθηναῖοι [λέγειν], ἐπισχῶν ἂν ἕως οἱ πλεῖστοι τῶν εἰωθότων γνώμην ἀπεφάναντο, εἰ μὲν ἤρεσκέ τί μοι τῶν [ὑπὸ τούτων] ῥηθέντων, ἡσυχίαν ἂν ἦγον, εἰ δὲ μὴ, τότε ἂν καὶ τοὺς ἐπειράμην ἃ γιγνώσκω λέγειν· ἐπειδὴ δ' ὑπὲρ ἂν πολλάκις [πρότερον] εἰρήκασιν οὔτοι, συμβαίνει καὶ νυνὶ σκοπεῖν, ἡγοῦμαι καὶ πρῶτος ἀναστὰς εἰκότως ἂν συγγνώμης τυγχάνειν. La suppression de *λέγειν* améliore le texte; cet infinitif, ainsi que la variante *σκοπεῖν*, est un supplément explicatif, tiré des lignes suivantes. Mais faut-il écarter *ὑπὸ τούτων*, sur la foi du premier *Exorde*? L'antithèse *καὶ τοὺς* semble justifier ces mots. En revanche *πρότερον*, omis dans Hermogène, est inutile après *πολλάκις*, et la phrase marche plus alertement sans ce mot.

Signalons, en finissant, la liste des mots interpolés (*Index interpolationum*), appendice qui rendra grand service aux travailleurs qui s'occupent d'études critiques. J'avoue cependant qu'à mon gré cette liste est trop longue, et que M. Blass aurait bien fait de se donner moins de peine. Il était utile de relever l'interpolation du mot *ἄλλος* dans beaucoup de locutions, telles que *ἄλλοι πολλοί* pour *πολλοί*, *οὐδεμιᾶς ἄλλης* pour *οὐδεμιᾶς*, d'indiquer que *ἀγαθός* sert de glose à *ἰσχυρός*, que *τὸ μέρος τῶν ψήφων* est expliqué par l'introduction du mot *πέμπλον*. Mais si le verbe *ἀκούειν* est quelque part répété, au lieu de rester la seconde fois sous-entendu, ou si le nom propre *Ἀλέξανδρος* revient à tort deux fois dans le même morceau, pourquoi consacrer un article à des mots qui se trouvent interpolés accidentellement, comme tout autre mot pourrait l'être, sans avoir en eux-mêmes rien qui les rende propres à servir de glose? M. Blass sait si bien élaguer le texte traditionnel de son auteur qu'il ne saurait trouver mauvais le conseil d'élaguer ses propres travaux.

HENRI WEIL.

Καὶ γὰρ τοι ταύτη